

JUSQU'OUÙ LE CRIME S'ÉTEND

Trilogie dramatique

I. LA PASSION D'ALEXIS

II. LA FOLIE PONT-AUX-DAMES

III. LE QUATUOR AUX CADAVRES

A Marc-Olivier Sèphiha

Présentation Gillibert à venir

LA PASSION D'ALEXIS

Jusqu'où le crime s'étend I

Que l'adolescent médite quelque crime sur l'un de ses amis... LAUTRÉAMONT

En temps de guerre, celui qui ne se rend pas est mon homme quel qu'il soit et d'où qu'il vienne et quel que soit son parti. Il ne se rend point. C'est tout ce qu'on lui demande.

CHARLES PÉGUY

En toute chose j'ai cherché la paix. LE LIVRE DE LA SAGESSE

Heureux ceux qui ont faim et soif, parce qu'ils ne seront pas rassasiés.

L'ÉVANGILE CONTRARIÉ

Il n'y a peut-être rien à dire. Cette pièce risque de ne pas être mieux admise que les autres, car telle est la perte de mémoire des temps présents. Joue-t-on Axel de Villiers de L'Isle-Adam ? On ressasse toujours : « Mais ce n'est pas du théâtre ! »

J'ai erré, avec plus ou moins de bonheur, mais toujours avec chaleur, dans le théâtre sacré et sacrilège. Je n'y ai jamais vu les déterminants qu'on invoque pour se donner une bonne conscience.

Imagine-t-on la Cassandre d'Eschyle sans l'acceptation du dépouillement, Hamlet vengeant enfin son père alors qu'il ne peut ni ne veut exister, Phèdre sans la lenteur de ses maléfices – ou Don Quichotte sans les yeux de l'âme, Don Juan qui attend que les femmes soient enfin de marbre, le prince Muichkine qui pourtant à force de braire n'est pas encore devenu un âne... et Parsifal sans son graal ?

Alors ?... Mon petit Alexis n'est un frère, un christ, que parce qu'il « n'existe » pas. Il faut laisser beaucoup de place à ceux qui n'existent pas et qui souffrent la douleur du mal indicible de ne pouvoir lever l'opposition de vie et de mort qui les tenaille.

J'ai essayé cette forme « bâtarde » mêlant parole, musique, danse. De la tragédie attique à la comédie musicale américaine, en passant par Brecht, ce n'est pas très nouveau ! Je connais bien mes allégeances et mes dettes. Ce n'est plus « Ecce Homo », mais « Voici le Mal », celui des crimes singuliers, des crimes historiques et collectifs (ceux qui ont souillé les deux dernières guerres n'ont pas encore été décryptés). J'ai joué ici avec celle de 40, comme dans les « Barbares » j'avais joué avec celle de 14-18.

Contre toutes les intellectualisations qui, actuellement, ramifient vers les quatre horizons leur poison délétère, j'ai essayé de faire lever dans l'homme sa transcendance perdue : ici, la compassion d'Alexis pour les criminels qui ont fait de lui leur proie.

La Passion d'Alexis a été représentée pour la première fois XXXX.

Du mystère de la nuit à la colère du jour, puis au Salut de la nouvelle nuit. Ou « Comment ai-je trouvé la nouvelle route jusqu'à moi ? »

Les trois séquences de la pièce tissent tout un réseau de correspondances, mais on ne doit pas savoir quelle est la déterminante dans le temps.

LES PERSONNAGES

Les hommes :

GÉRAUD : Vingt-deux ans (et douze ans). Le plus violent mais le plus naïf.

SILVÈRE : Vingt et un ans (et onze ans). Sournois – dans sa fascination non avouée pour Géraud. Cache ses sentiments de haine.

QUENTIN (l'un des jumeaux) : Vingt ans (et dix ans). Joue de sa gemellité avec Méseau.

MÉSEAU (jumeau de Quentin) : Vingt ans (et dix ans). Vie intérieure terrifiante qui lui fait oublier qu'il en a une. Souhaite la mort de son jumeau.

Les femmes :

ISAURE : Vingt ans (mais elle sera, dans la deuxième séquence, un petit garçon de dix ans). Le rêve de Géraud est qu'elle ait participé au meurtre.

APOLLINE : Dix-huit ans (et huit ans dans la deuxième séquence – à l'instar d'Isaure). Rugueuse, mais aimante – elle est éprise de Silvère. Elle a très bien compris tout ce qui s'est passé autrefois.

NADÈGE ET APATELLE : *L'une et l'autre ont dix-huit ans (et huit ans). Elles sont jumelles et compagnes des jumeaux. Innocentes (on peut prendre leur « simplesse » pour de l'inconséquence. Peuvent paraître « idiotes ».*

Les couples :

- Géraud-Isaure.
- Silvère-Apolline.
- Quentin-Nadège.
- Méseau-Apatelle.

L'enfant-victime :

ALEXIS : *Huit ans (et dix-huit ans virtuels) : il est mort à huit ans, violenté puis lynché par ses « camarades » dans la cour de récréation. Il apparaît, mais oniriquement : en « dame du vestiaire » puis en momie dans la première séquence ; en petit garçon dans la deuxième séquence ; en jeune homme de dix-huit ans (futur Ange) dans la troisième.*

Les personnages, dans chacun de leurs deux « âges », sont joués par de jeunes adultes.

LES LIEUX

Première séquence : *Une salle de bal : dans un de ces grands hôtels où l'on organise des réceptions. On aperçoit surtout l'entrée du lieu, porche solennel auquel on accède en montant quelques marches : sur le côté, un vestiaire avec une table. Dans la salle proprement dite, dont on n'entrevoit qu'une partie, des mannequins, hommes et femmes (les écoliers d'hier, devenus des hommes, et leurs compagnes). On devine une table dressée pour un buffet. Plus loin joue un orchestre, qu'on ne voit pas. Lumières chaudes mais artificielles.*

Deuxième séquence : *Une cour de récréation bitumée avec son préau : école communale laïque. Un petit orchestre-orphéon. Lumière froide.*

Troisième séquence : *Une salle d'inquisition. Grande table recouverte d'un drap blanc. Des échelles le long des murs. Lumière a giorno, préparant l'incendie.*

Pour séparer et ménager leur transition, on peut projeter sur un écran des photos : entre la première et la deuxième séquence, images des années trente représentant des gamins à l'école ; entre la deuxième et la troisième séquences, images de modèles des grands couturiers de 1940, alternant avec des reproductions de Fra Angelico.

On comprend vite que la fête qu'annonce la première séquence est celle d'anciens camarades de classe qui célèbrent leurs retrouvailles... Dix ans plus tard. L'« incident » qui secrètement les lie est passé sous silence. Nul ne veut admettre qu'il s'agissait d'un meurtre : plutôt d'une sorte d'accident, dû à quelque hasard malencontreux. Aucun d'eux en tout cas n'a été déclaré responsable ou coupable.

L'action se passe au début de l'été 1940 ; le « crime » a eu lieu dix ans plus tôt – si loin déjà...

MUSIQUE ET DANSE

La musique est très présente à divers moments de l'action : on peut recourir à des enregistrements empruntés ici et là (musiques « d'époque »), mais le mieux serait de pouvoir faire écrire une partition originale, quitte à transposer diverses rengaines.

La danse joue aussi un rôle important : le mieux serait bien sûr de pouvoir faire régler les figures par un chorégraphe.

L'ANNIVERSAIRE – LE MYSTÈRE DE LA NUIT

Première séquence

La salle de bal est en partie illuminée. L'orchestre, invisible, vient de commencer à jouer. La dame du vestiaire (Alexis en costume de circonstance) vérifie que tout est en place, ébauche quelques pas de danse, vite suspendus : pour elle – pour lui –, ce lieu, c'est l'Enfer, et le plancher brûle. Mais l'épreuve à laquelle elle se soumet est à double sens : préposée à l'accueil des entrants, c'est aussi une passeuse, une nautonnière – elle est anxieuse, alertée, mais aussi joyeuse, glorieuse même.

Son costume est celui de son emploi : vêtements simples d'employée (sous lesquels elle est habillée en momie bandelettée) ; on peut, sur sa perruque de dame, ajouter une violette.

Des convives (mannequins) sont déjà assis ; d'autres (mannequins aussi) entourent le buffet.

Quatre couples vont arriver, les uns après les autres, se débarrasser de leurs manteaux, chapeaux, foulards, gants... devant la table où veille la « Dame du vestiaire » / Alexis.

Avant leur venue, Alexis est seul à son poste. Après avoir inspecté les lieux, il se regarde dans le miroir disposé près de sa table, se rajuste...

ALEXIS (il parle avec sa voix d'homme) : – Une dame-vestiaire !... Qui sait qui je suis ? (Un temps.) Mère, comment as-tu trouvé la route jusqu'à moi ? Ils vont venir ! Ils vont venir ! Dix ans déjà !... C'est ce soir mon anniversaire : jour où j'ai disparu... Dix ans... (Brusque :) Approchez, approchez, les poulets ! (Il fredonne.) Ils sont en retard. Tout retard est une obligation de vengeance. Pour moi, une surchauffe !

Un temps. Il s'adresse aux futurs arrivants :

Vous aimeriez bien savoir où je suis, dans quel état je suis !... Eh bien,

toujours les mêmes os, mais avec de l'après-chair par-dessus, maintenant... L'âme s'est bien accrochée aux os, depuis !... (*Il rit.*)

Mon âme, je vous l'ai donnée, il y a dix ans dans une cour de récréation. Ah, mes poulets, c'est moi le furet, maintenant, prêt à vous saigner. Il court, il court, le furet... Dix ans, il a couru... couru... essoufflé, et ma mère m'a rejoint. Moi, je suis en dessous, avec mes bandelettes, une momie prophétesse...

Un temps.

Oui, mon corps s'est dévidé, il a accepté cette parure extérieure... avant de sombrer, mais les bandelettes comme des courroies tiennent très serrée, garrottent même toute ma vengeance.

Je m'appelais Alexis. J'avais huit ans. Je m'appelle toujours Alexis et j'en ai dix-huit... c'est-à-dire huit plus dix. Comme une logique qui s'accomplit... (*Un temps.*) On n'a pas cherché à savoir comment je suis mort. Pas d'autopsie. Un jeu, un accident ! Jeu et accident, cela se marie très bien. Imprudence, mais pas de responsables. De coupables encore moins. « Ils ne l'ont certainement pas fait exprès. C'est une coïncidence ! Une pureté événementielle », ont dit les juristes. Puis quelques savants docteurs, encore plus logiques que la logique, ont rajouté : « S'il y a eu effet, c'est qu'il y a eu des causes ! » Effet ? Mais quel effet ? Il est mort, le petit Alexis, c'est tout ! Ce n'est pas un effet, cela !

Alors, il ne me reste plus qu'à errer dans la nuit comme l'ombre des anciens. Je n'existe plus et je ne suis pas coupable. J'ai gagné le pouvoir d'écouter le silence. (*Un temps.*) Ma mère m'a abandonné quand mon père l'a quittée – juste avant mes huit ans... Pourquoi ce déguisement ? Ce n'est pas un déguisement, c'est un extra. Écoutons le silence... (*La musique s'est arrêtée.*) Je passe, je passe, les vêtements... Je les mets dans une tombe. Dame-vestiaire ! Je les pends comme Barbe-Bleue... Je venge les femmes de ce Barbe-Bleue dont on me racontait les prouesses quand j'étais petit. Ma mère me lisait ce conte fertile. La revanche des femmes ! Femmes mercenaires, femmes de ménage, femmes à tout faire... (*Il rit.*) On dit « dame-pipi » ! Quand dira-t-on « monsieur-pipi » !

La musique reprend.

Je les attends... ces enragés de l'École communale. Que de choses mystérieuses se passent durant les récréations ! Des bourdonnements de lames, des avalanches d'injures, des clignotements de terreur, des magies grosses de malédictions, des couronnements de feu... je les entends. C'est eux !

La musique se fait tumultueuse.

Ils avaient douze ans quand j'en avais huit. Un petit, j'étais ! Ils sont tous mariés maintenant, ou « comme »... Le vieux style, comme dit l'autre. Ils viennent fêter l'anniversaire des anciens de l'école, ceux qui sont restés solidaires. Leurs corps vont s'enlacer à des corps nouveaux qu'ils ont choisis. Choisis ? Vraiment ? Non, troupeau maudit, subis, subis !... Le mien seul a été choisi, brutalisé, violenté, tordu, passé à la torche... (*Comme visionnaire :*)

J'entends au loin tous les bruits de cloche des troupeaux humains, l'humus de l'être, des humiliants, des humiliés !... (*Violent :*) Ils font comme si rien ne s'était passé ; c'est là leur innocence. La mienne touche au fond de l'existence. Depuis dix ans, je n'existe pas ! Tout m'est permis !

Terre que j'ai quittée ! Ombre absente de ma vie qui coule, étant prête à épouser toutes les formes – aujourd'hui celle de ma mère –, ô dérision ! Entre deux temps – aboli –, celui du petit animal ou celui des dieux... (*Il rêve :*) Oui, l'« aucun » madré du temps, qui sait taper dru dans la main comme fait, au marché, l'avare acheteur. Je vau... je vau... tant ! (*Il perd son rêve.*) Oui, mes poulets, Géraud, Silvère, Quentin, Méseau, mes compagnons je vous aimais comme un fou... Je connais les prénoms de vos belles... Isaure, Apolline, et vous, jumeaux pâles, jumelles plus pâles encore, Nadège, Apatelle.

Apparaît au haut des marches le premier couple : Géraud et Isaure.

Allons, ma mort, vengeance, vengeance douce, roucoulante, puis sauvage en plein galop !

Je les vois arriver, presque solennels, comme au jour de leur mariage, à l'église ! Ils sont beaux ! (*Bas :*) Savez-vous que j'ai vomi le sang, que j'ai pissé le sang, que j'ai chié le sang. Regardez, j'ouvre ma tunique de prêtresse (*il le fait*) et que voyez-vous ? Ce que je dis... bouche, sexe, anus... Comme un poulet qu'on saigne ! Moi, j'étais comme un petit oisif, non, un petit oiseau qui n'a pas de père. On jouait aux barres, aux gendarmes-voleurs ce jour-là !

Il les accueille :

Approchez, approchez, mes chéris ! Ah, comme je vous aime ! Je suis heureux que vous soyez mariés !

Il commence à les débarrasser de leurs vêtements – pardessus, foulards... même les gants. Liturgie du dévêtement : il officie cérémonieusement, arborant à la fin un sourire ineffable.

Était-ce Pessah ? Le Moharem ? L'entrée de Jésus à Jérusalem ? (*Il jette des regards prolongés sur le couple.*) Sagesse de ma mère... Elle me protège encore dans ma vie extrême. Comme je suis heureux ! J'embrasse ma vie avant de les embrasser.

Subitement, il embrasse le couple, qui est choqué et étonné.

GÉRAUD (se déprenant et entraînant Isaure) : – Quelle façon de nous dévêtir ! Je me sens tout dépouillé ! Je ne l'ai même pas entendu dire « Débarrassez-vous ! »...

ALEXIS : – Tout cela n'est qu'une forme de sommeil !

ISAURE : – Je me sens entièrement nue ! As-tu vu comme elle t'a regardé ! Elle n'est pas à sa place, ici ! Peut-être dans une maison de rendez-vous...

ALEXIS : – Encore du sommeil... je vous le dis... Celui des vieillards qui vont mourir dans leurs antres puants... Celui des nourrissons dans leurs couches puantes... Celui des galériens qui, épuisés, vont rompre leurs chaînes et sauter pour s'y noyer dans le cloaque de la mer en furie... Celui des petits

Juifs, des tristes petits Juifs d'Europe... Oh, je n'en dis pas plus... Tous ceux qui n'ont pu dire adieu !

Au couple qui hésite avant d'entrer dans la salle de bal :

Où allez-vous, mes chéris ? Je suis une mère, mes amis, et – c'est un peu ridicule, je sais – j'ai ordre de vous montrer le chemin. Quatre marches à descendre... Oui, comme pour l'Enfer... L'Enfer à musique... bien entendu... L'orage que fait l'orchestre : tenez, écoutez-le ! (*Bruit métallique d'orage.*) Il joue bien. Il vous salue dans la nuit. Regardez-la, la nuit qui scintille et s'étoile ! (*Des lumières clignotent.*) J'ai été votre amant d'un jour. Là, où l'on danse, ce n'est qu'un reflet d'incendie... mais le feu fut fracassant : tâtez mes os !... (*Au couple qui se détourne :*) Oh, vous ne m'avez même pas tâté(e) !...

Génés, ils tâtent les bras et les jambes d'Alexis.

ISAURE (changeant de ton) : – Est-ce que je garde cette fleur dans les cheveux ? Elle me paraît inopportune !

ALEXIS : – Non, incendiaire !

ISAURE (à la dame) : – Est-ce grave, si je vous la remets ? Tenez, je vais la fixer moi-même dans vos cheveux... (*Elle fait.*) Oh, Géraud... une voilette, si près du visage... une perruque ! Est-ce déjà... la mort ?

GÉRAUD : – Elle est baisable, pourtant !

ISAURE : – C'est une fleur en papier.

ALEXIS (lui rendant la fleur) : – Faites attention, ne vous approchez pas trop près des bougies ! (*Bas :*) Une fleur de tombe !

ISAURE : – Oh, comme vous tremblez ! Comme votre bras tremble ! Je comprends, c'est un métier très dur pour une jeune femme ! Pourtant vous ne paraissez pas fragile ! Je comprends, je comprends ! Supporter le poids des vêtements des autres... puis (*riant*) les mettre au placard... On dit au vestiaire, n'est-ce pas ? Que c'est drôle : un « vestiaire » (*elle dépeuple le mot*)... on ne sait pas si cette expression est flottante ou casanière !...

GÉRAUD : – Mais pourquoi trembles-tu ? Tu n'as rien fait. Tu n'y étais pas encore !... il y a dix ans... (*Brusque, changeant de ton :*) Ah oui, elle est douillante, la vestiaire, la cantinière, la sorbetière ! Non pas douillante... cadouillante. Ce mot lui va mieux... (*A Alexis, de près :*) Petite pute ! Je te vois venir. Tu prends combien ? (*Puis détaché :*) Cadouiller, nous allons cadouiller, Isaure. Prends mon bras, il ne tremble pas... (*Se reprenant :*) Cadouiller ! Tiens, on disait déjà cela à l'école, mais... c'était pour autre chose... Je ne me souviens plus bien... Peut-être : « Tu t'es encore cadouillé cette nuit ? » Alors, oui, en aveugles, cadouillons-nous ce soir. C'est une fête anniversaire ! (*Il chante :*) Cadouillons-nous, c'est le plaisir des dieux !

On dira plus tard : c'était pendant la drôle de guerre !

ISAURE : – Mais bien sûr, il faut toujours dominer ses nerfs. Tenez, Madame de Porte... en plein combat... l'égérie, elle a certainement soufflé cette phrase à son amant, Monsieur Paul Reynaud, président du Conseil : « Nous vaincrons parce que nous sommes les plus forts. » Allons danser, mon

chéri ! (*Reprenant la phrase chantée :*) Cadouillons-nous, c'est le plaisir des dieux !

GÉRAUD : – Foin de Lambeth Walk ! Do you know the Lambeth Walk ? (*Il esquisse quelques pas du Lambeth Walk*)... Nous ne sommes pas de la claque de l'obéissance, les English, malades de la vésicule insulaire... l'obéissance... (*Il claque des talons.*) Bientôt, comme les grands Schleuhs... La guerre est drôle parce qu'on s'amuse à la guerre ! Je vais certainement être mobilisé... à moins que je ne le sois déjà !... Je ne sais plus... suis en « perm » comme un jardinier qui, la bêche à la main, n'en revient pas que ses salades aient poussé si vite... (*Brutal :*) Allons danser, ma femme !

ALEXIS : – Pas si vite. Vous avez dit « ma femme » ! Mademoiselle, est-ce bien votre époux ?... Oh, pardon, Madame !... Époux, que c'est drôle, cette expression. A quoi cela ressemble-t-il ? (*Un temps.*) Peut-être à Hitler ! Il ne s'est pas encore marié, lui, il vit... à la colle... avec Ève ! Quand il deviendra un époux... il crèvera, le petit nabot. Oh, pardon, « Madame » ! Veuillez m'excuser. N'ayez pas peur. Votre « époux », lui, ne mourra pas, quand l'Autre trépassera... Vous savez, en ce moment, tout est drôle, funny en anglais... oh, ceux-là, les English, je ne sais pas quoi en penser... Le pape se tait, se taira, s'est tu... C'est sûr, il a tout avantage, le bonhomme, sinon que deviendraient les frères en Christ ?... C'est une tête bien faite, le Saint-Père. Il n'y a plus de Cinquième colonne, vous savez... les Ardennes, c'est un bois touffu où l'on se perd facilement, c'est plein de magie et de druides, les Ardennes. Hitler ne se lancera pas dans ce maquis... c'est un finaud... je le connais bien... Il a peur des Druides... qu'est-ce que je dis ?... Je suis folle. Veuillez m'excuser. La demoiselle du vestiaire dit des bêtises... c'est l'angoisse que la soirée se passe bien... (*Bas :*) Je prophétise trop vite. Je prends vos vêtements et, comme une ordonnance, je les porte, respectueusement, et je les... pends...

Allez, allez danser ! Pour la victoire de la France ! Oui... pour évoquer vos communs souvenirs... Pour la défaite de la France. (*Il rit.*)

Moi, j'ai perdu l'usage de la parole ! Mais... mais — oui, je sais... récréation... récréation. Maintenant il n'y a plus que le temps. Tout à l'heure, il n'y en aura plus, de temps.

« S'abandonner », ne fût-ce qu'un instant, comme une sentinelle qui s'endort la nuit, ce serait tout perdre. Il a dit cela, Paul Reynaud... Et moi, j'ai plus de raisons que lui de le penser !... Oui, je suis l'Instant, le passage de la défaite à la victoire. Je ne danse pas... enfin, je danse peu...

Vous êtes bel homme, Monsieur Géraud ! Vous êtes une belle femme, Madame Isaure, et votre couple est superbe, sans flagornerie. Je vous accompagne... jusqu'aux marches. Attention... (*En riant :*) Vous descendez aux Enfers !

GÉRAUD (*déjà sur les marches, riant lui aussi*) : – Elle parle comme une augure de théâtre. Je sens dans mes membres le feu ardent des tremblements sacrés !... Viens, Isaure... (*se moquant :*) Offrons-nous la libation qui élève et

qui calme. D'abord ceci ! (*Il fait le salut hitlérien, bientôt imité par Isaure, puis pouffent de rire.*) Ah ! ah ! c'était pour rire et... c'est encore meilleur... peut-être plus efficace !

Ils s'éloignent vers la piste de danse et se mettent à danser (fox trot ou rumba).

ALEXIS (*il essaie d'imiter le salut hitlérien, mais quelque chose en lui s'y refuse*) : – Inutile ! (*Il les regarde danser.*) Lui, Géraud, c'est aussi un humilié... il a été le plus brutal... Ils dansent bien, tous les deux. Ils pressent leur corps – et peut-être leur âme – l'un contre l'autre. Je suis « lui », je suis « elle ». Je suis l'aimé et l'amant... On va les retrouver en cendres, sous le plafond de l'orage qui va crever. Nous aurons alors des souvenirs communs... Ils dansent, mais c'est la danse du troupeau. C'est comme un mauvais sommeil. Moi, je me réveille. Je ne connais encore que nuit éteinte, et je vais revivre à l'éclair fracassant qu'on ne sait qu'appeler le « béant »... car au-dessus de nous – je dis « de nous » – plane un crime !... dans le ciel !...

J'avais l'air rêveur, disait toujours ma mère... (*Un temps.*). J'aurais pu ne pas mourir !

Il chante.

Mon cœur est seul,
Ma vie est seule autour de mon cœur,
Tout le poids de mon cœur
N'est que d'être seul !
Je veille au sommeil.
Dormir. Mourir ?
Même si je m'éveille à la guerre...
tre à la hauteur du soleil noir...
Je ne savais pas qu'il fallait mourir.
J'ai battu mon enfance à mort.
Huit ans, à peine, j'avais.

Arrive un autre couple : Silvère et Apolline. Alexis retourne à la table du vestiaire.

SILVÈRE : – S'il vous plaît ! S'il vous plaît !... Ah, Madame ! (*A Alexis qui se tourne vers eux* :) Ah, pardon, Mademoiselle !... S'il vous plaît... le vestiaire ! (*A Apolline* :) Géraud est déjà là !

APOLLINE : – Géraud... et Isaure. Tu l'oublies toujours, elle !

SILVÈRE (*qui a vu le premier couple faire le salut hitlérien*) : – Pourquoi Géraud – et Isaure ! – se sont-ils livrés à cette parodie ? Allons, Apolline, essayons de faire comme eux. Après tout !...

APOLLINE : – Il faut toujours que tu le copies !

Silvère s'essaie à exécuter le salut, puis contraint à l'imiter Apolline qui se débat.

SILVÈRE : – C'est drôle, tu sais... ça soulage ! Enfin ça décale !... Aurons-nous la voix peinte pour crier bientôt victoire ! (*Riant* :) La voix peinte ou... décalée... L'élégance française est décalée... Mesdames et Messieurs. (*Persiflant* :) Hein, Apolline, socialiste et national ! Par où penche la

balance ? La vérité, la vérité, non... le chic parisien de la pensée qui se pense... la boîte à penser... (*Tapant sur la tête d'Apolline :*) Ça pense là-dedans, hein ma chérie ! Et vous, Mademoiselle (*tapant la tête d'Alexis*), est-ce que cela pense là-dedans, dans votre jolie boîte en os ? Mijaurée ! Ah, ce que c'est d'être trop mignonne ! On ne pense pas. (*Soulevant la robe de la dame-vestiaire :*) Oh, quels dessous affriolants ! Regarde Apolline ! Une boîte à chocolats... Il y en avait une comme cela, dans le salon de mes parents. Je me souviens, un jour, j'avais invité Alexis à la maison. Je lui ai offert un chocolat. Il n'a pas voulu le prendre... Tiens, j'ai dit « Alexis »... Apolline, j'ai peur !... Non, je ne me souviens pas. Ce que je raconte est ridicule. Essayons le talisman. (*Il refait le salut hitlérien.*) Ah, ça soulage ! Je me sens mieux.

APOLLINE : – Silvère, ne reviens pas sur le passé... que d'ailleurs je ne connais pas, que je me refuse à connaître. Tu ne fais que des allées et retours avec ta vie. Tu m'as épousée, nous nous sommes quittés... et nous nous sommes remis ensemble. Qu'est-ce que tu as encore ? Écarte de ton front, cette mèche de souci qui semble être comme un souvenir rebelle ! (*L'orchestre attaque un tango.*) Écoute le tango ! Ah ! tu entends : le commandeur commande... Tu n'es qu'un écolier, mon Silvère !

SILVÈRE : – Tais-toi !

APOLLINE : – Dix ans, mais c'est cent ans. Allez, déboulons ! Ne reste pas privé de présent, mon Silvère. Tes parents sont riches. Ils t'ont donné le droit d'être fier !

Je sais... ça peut tourner mal, la guerre, mais nous sommes riches ! (*Avisant Alexis qui a joué son rôle de dame-vestiaire avec leurs vêtements :*) Tiens, donne-lui donc la pièce, à cette greluche. Un pourboire (*Elle rit.*) Oh, le regard torve qu'elle nous jette ! (*Silvère donne la pièce.*) Combien tu lui as donné ? Une tune ? Une tune à la dame-vestiaire... quel horizon chimérique ! Comme la paix ! Oui, c'est cela, ayons la paix avec nous-mêmes. Nous sommes riches. (*Rires en cascade.*) Ah, ah, pompe-piquette... ma mignonne !

SILVÈRE : – Pompe-piquette ! Que c'est drôle ! Ah, ah !

APOLLINE : – Comme la guerre !

Ils s'éloignent vers les danseurs.

ALEXIS : – Oh, Madame, Monsieur... je suis bien ce que Madame veut dire : une pompe-piquette... enfin le temps d'un regard... celui que vous avez jeté sur moi en arrivant... j'en suis encore tout inondé... e ! (*Il reprend son poste d'attente à la table du vestiaire.*) Vos manteaux, votre fourrure, Madame, douce comme un Jésus... fût-il innocent celui-là ! Y a-t-il un innocent quand il y a la loi ? (*Sur un ton menaçant :*) L'ordre public, c'est moi. Je fais circuler les parures. C'est réglé ! Et ça circule, croyez-moi... Mais je rends tout à la sortie. (*Humant le manteau de fourrure :*) Oh, comme c'est parfumé ! Il faut beaucoup parfumer les meurtres des petits animaux qui sont là-dedans. Vison, vison, avez-vous dit ! Ragondin ! Ragondin ! (*Brusque :*) Allez chercher l'accusé dans le tango !

Il accroche les manteaux aux portemanteaux.

(Brusque :) Je m'appelle Jean Noir et j'écris des sonnets ! Enfin, des couplets sans refrain

Il chante :

Lorsque je crie pour appeler ma mère,
 Pensez, j'ai encore huit ans.
 C'est parce que je ne veux pas respirer demain :
 Je ne suis plus que nuit.
 Il est trop tard pour que je m'endorme,
 Il est encore trop tôt pour veiller.
 Ah, tout cela n'est qu'une forme de sommeil !

Vous savez, je suis disponible, mais je ne veux pas me marier. Je suis une ombreméchante, mais je ne veux pas ressusciter. C'est bon pour les esclaves ! Non, non, je suis ici... très bien ici. J'attends la fin de l'humanité.

Pendant qu'il parle, le couple Silvère-Apolline s'est joint aux danseurs : quelque peu désorientés, ils essaient de prendre le rythme en faisant les fous. Alexis, toujours derrière sa table, poursuit, sarcastique :

Ah... la bouffée de notre enfance... Où est le pays natal ?... Là où l'on meurt... Pendant dix ans j'ai fui dès que je voyais une cour de récréation. Il est vrai que je n'étais qu'ombre farouche !

Seule l'agonie connaît l'amour. Dix ans d'agonie !... et je n'ai pas encore dit adieu. Seul l'adieu connaît la présence. Au vestiaire... je me suis mis au vestiaire ! Je les garde précieusement, ces vêtements... manteaux, fourrures, pardessus ! Je les garde comme Barbe-Bleue gardait ses femmes. Je les caresse, je les lisse, je les poudre comme de vieilles fesses pour éviter les escarres... et la mort lente les pénètre comme une mite ouvrière. Je les leur rends... mais ils ne voient pas que les poils vont tomber... furieusement... *(Hurlant en direction de la piste de danse :)* L'amour, entendez-vous ! L'a-go-nie !

Les deux couples qui s'étaient salués, soudain alertés, s'arrêtent de danser.

GÉRAUD : – Mais qu'est-ce qu'elle a à gueuler comme cela ! On dirait qu'elle veut vaincre les armées allemandes ! Hitler, ma petite, n'aime pas les femmes ! Il ne sait pas ce que c'est que la prière. Il n'aime que les grandes messes. Nous sommes ici pour un anniversaire... Dix ans que nous avons quitté l'école. Ne gueule plus comme cela ! Nous n'avons pas d'autres souvenirs ! Nous n'avons rien vu ! Nous n'avons rien fait !...

Mais regardez-là ! C'est une nonne ! Elle vaticine !... ou elle prie... je ne sais pas... Elle nous provoque !

ALEXIS : – Va... va... à la fête... toi... toi... toi... toi... Regardez cette salle, c'est un berceau étoilé comme un lit d'amour !... *(Il tremble, halluciné.)* Faites la piste, mes enfants, la piste... dans la cour.

SILVÈRE : – Géraud, fais quelque chose... elle nous insulte !

ISAURE : – Allez, les hommes, débarquez-là !

ALEXIS : – Il sera bientôt trop tard !

APOLLINE : – N'entremêlons pas les temps ! Retournons danser ! Je ne sais pas ce qui s'est passé à votre école. Silvère, tu m'en parlais justement en

venant ici... et puis tu t'es tu... Je t'aime, Silvère. Je suis rugueuse, mais je t'aime avec la rugosité de l'amour...

ISAURE : – Regardez : elle ne bouge plus... Tournons le dos à cet épouvantail !

APOLLINE : – Tu vois cela, c'est la suite de 36. Le peuple de 36. Le Front et l'affront ! Ce désir d'humiliation. C'est une secte, les gens de 36 !

ALEXIS : – Paix, mon corps. Paix à la petite horlogerie de la vengeance. Vous me regardez, vous les hommes, les anciens, déjà anciens ! Me reconnaissez-vous ? Non, votre œil intérieur ne discerne plus cette empreinte que j'ai laissée sur vos cœurs. Vous avez perdu le secret de la parole. Je suis une sorcière. Je propose des oracles. Vous êtes tombé dans le néant et vous dormez sans rêver... Pourtant, je vous ai estampillés !

Un temps d'arrêt – un peu plus long que les autres.

GÉRAUD (brusquement) : – Attendons les jumeaux, ils ne sauraient tarder.

APOLLINE : – Mais qu'est-ce qu'elle a dit ? Elle parle comme une criminelle qui veut déposer le poids de son crime.

GÉRAUD (pris subitement par un rêve de parole – est-ce se souvenir ?) : – Oui, j'ai été fourbe devant lui... je ne savais plus si Alexis était une image ou une présence qui ne s'absentait jamais... sa candeur... son innocence... oui, je ne les supportais pas... j'ai eu des pensées folles... j'ai voulu les persécuter... les faire disparaître... inexister... j'étais un cancre... Il était très bon élève, mais cela ne le troublait pas... Moi, cela me troublait... Il avait ce que jamais je n'aurai : l'innocence. J'aurais pu lui vouer un culte à cette innocence... Non, j'ai voulu la salir dans ma mémoire, car je me souviens, je me souviens de ce que nous lui avons fait, moi en tête.

Un temps.

Je vois ces yeux, ouverts à la lumière, intempérants, lucides affreusement. Était-il le fragile agneau ? Non, la violence de la lumière, l'immarcescible bonté de ce qui ne sera jamais une image, on ne la voit pas !... je ne l'ai jamais vue ! Le tuer ! Te tuer ! L'absurde folie ! En une seconde furtive – comme une passade... et ce qui ne passe pas dans ce qui passe... Alexis, tu n'es pas rien, mais tu es quelque chose qui ne doit pas être : le contraire de l'épaisseur. J'ai tremblé de terreur depuis car, après, mais après seulement, ce fut une embûche.

Un temps.

Rien, je ne veux rien. Je ne te veux rien. Je ne te dois rien. Te tuer, seulement, et cela fait rire... Est-ce amour ou parfaite haine de ce qui n'est pas moi-même et moi-même tout entier ? Je veux te tuer, mauvais être, qui est mauvais parce qu'il est l'enfant... de tous... Un enfant, dit-on, cruel... parce qu'il ne supporte pas les ailes et les pattes d'un scarabée... il les arrache... Il ne fait aucun mal... c'est la vie. Il n'est pas envahi comme moi, comme je le fus, par l'invasion de la peur et... du coupable... (*Un temps.*) Je ne dispose plus de mes forces... La porte de l'école qui ouvre sur la cour de récréation se met à grincer et ce n'est pas le jour qui ouvre et pénètre nos yeux, mais

quelque chose de la nuit qui ravale sa flamme et fait pleuvoir des cendres...

Un temps.

ALEXIS (*sur un ton bref*) : – Un crime, oui...

Vous êtes en permission, messieurs, je le sais, et vous n'êtes plus soldats ! Les jumeaux ne sont pas encore partis à la guerre. Ils vont partir après la fête. Enfin, le lendemain matin. Ils sont venus avec leurs fiancées. Demain ou après demain, s'ils ne sont pas tués à la guerre, je les marierai, car je suis prêtre aussi, savez-vous...

Les voilà !

Pendant qu'il parlait, les deux couples de jumeaux, en rang, ont paru à l'entrée :

Les fidèles ! Dix ans de fidélité !

NADÈGE ET APATELLE : – Les jumelles ! Toujours jumelles ! C'est nous !

QUENTIN, MÉSEAU : – Jumeaux, toujours jumeaux, c'est nous !

ALEXIS : – Jumeau, jumelle !... on ne sait pas qui on embrasse. Non, on ne sait pas lequel embrasser !

Tout le monde accourt, s'embrasse, se palpe, s'étreint. Groupe mobile – où Alexis, virevoltant, joue activement son rôle.

QUENTIN (*déjeté*) : – La Fête va être grandiose avant d'aller au front. Peut-être – sûrement – y aura-t-il des miracles... (*Sans trop faire attention à ce qu'il dit :*) Nous sommes vos cadets. Il avait quatre ans de moins que nous. Dix ans déjà... Étonnant, les miracles, on bâille, puis il y a un truc qui se déclenche et l'eau se change en vin. Ce n'est pas loyal, le miracle. Ce qui est fait est fait : aucune nouvelle cause ne peut le défaire... Inopiné, tiens, il s'appelait ainsi, Alexis !

ALEXIS : – Voulez-vous me donner vos vêtements ! Je les ai frôlés. Ils sentent le départ. Dieu que vous êtes couverts ! Comme des péchés !

Il débarrasse violemment Quentin de son manteau.

QUENTIN (*mi-figue, mi-raisin*) : – Mais vous allez nous estropier !

ALEXIS : – Donnez-moi bien tout ! (*A Méseau :*) Allez, déshabille-toi. Plus vite. Ça ne doit pas traîner. Dépuantez-vous... vous, mesdames... sans brutalité, avec élégance... Ah, maintenant vous serez plus légers dans la balance aux âmes.

QUENTIN : – Mais nous ne sommes pas malades. Nous ne sommes que jumeaux.

SILVÈRE : – Nous ne sommes pas incurables.

GÉRAUD : – Oh, cette grimace !

QUENTIN : Nous sommes en 1940. Bon dieu ! Munich, c'est passé et bien passé !

MÉSEAU : Que de manières pour entrer dans une salle de bal. Les filles, dites quelque chose ! Ne restons pas avec cette attardée !

ALEXIS (*portant les manteaux accumulés sur son bras*) : – Ah, je titube ! (*Il accroche les vêtements.*) Ah, mon petit frère, ma petite sœur... vous vous êtes refusés à moi pendant dix ans. Maintenant je vous pénètre, je vous serre sur

mon cœur. (*Il passe les doigts dans les fourrures.*) Oh, c'est doux ! Est-ce un crêpe, là ?... Allez à la fête ! Les lumières crépitent là-bas. Je ne veux pas m'abandonner. Je ne veux pas risquer de pleurer...

Il se détourne des vêtements suspendus, qu'il a fini de ranger avec soin, et s'affale à sa table, haletant. Les autres ont un mouvement de recul, le dévisagent. Il relève la tête, les dévisage à son tour :

J'ai dix-huit ans...

Il s'effondre.

SILVÈRE : – Mais qu'est-ce qu'elle a ?... Allons, nous allons tenir bon devant l'armée du Reich !

GÉRAUD : – On n'est plus sûr de la mort, c'est vrai !

MÉSEAU : – Je suis très pâle, moi, le jumeau de Quentin ! Plus pâle que lui. (*Un temps.*) Mais j'entends bien l'écho infini des troupes en marche... elles traversent la Belgique ! (*Un temps.*) Pourquoi ai-je envie de supprimer Quentin, mon jumeau ? Suis-je voué, moi le plus jeune de tous, à la malédiction des images qui se ressemblent ? (*Soudain :*) Lui, lui, comment s'appelait-il ? Alex... ?

ALEXIS (coupant court) : – Il serait sage que vous preniez vos précautions avant d'aller danser. Les toilettes, c'est par là !

Ils descendent tous aux toilettes.

On dit toujours madame-pipi !... jamais monsieur-pipi !

Mouvement de valse. Les couples remontent aussitôt et passent, insolents, devant Alexis.

TOUS : – Nous n'irons pas faire pipi !... A la guerre comme à la guerre !

On les voit danser : une valse lente qui ira s'accéléralant.

ALEXIS (les observant) : – Ô honte du rivage de la connaissance ! Ils savent, mais ils oublient... alors ils ne savent plus !... L'action est toujours plus forte que le destin. Leur cœur est ici-bas et le mien est là-bas, et c'est pourtant le même langage, pour le même acte et le même serment d'alliance entre le fait et ce qui de lui reste encore à jouer. Quand il y a eu crime, la création est perpétuelle puisqu'il y a réconciliation entre le hasard et le miracle comme loi ultime.

Je suis un fiancé du salut ! Transparent comme un cristal... Théâtre de l'acte ! Théâtre de la vision ! Depuis le début des temps, je les vois, je les entends remugler comme une houle, mes tueurs ; elle inonde mon moi profond ; elle profuse, saturée de germes de consolation, de toutes les espérances d'un autre monde, dans toutes les espérances de ma nuit lourde d'espace aboli, printemps des nuits d'équinoxe... La vieille image de l'indescriptible va revivre. Ah, ce sera bien un accompli de réel – un irréel –, cet absurde impossible qui croit enfermer l'unité du monde. Ô multitude qui bafoue toutes les suppositions d'être ! Ô mes écoliers, teigneux d'abord, puis sauvagement héroïques, je veux dire sanguinaires, si naïfs et savants à la fois de la cruauté du monde !

On le voit se dévêtir lentement de ses vêtements de dame-vestiaire et apparaître en momie, bandeletté sur toute la surface du corps : jambes, cuisses, bas-

sin, torse et même visage. Des taches de sang séché sont visibles au pubis, à l'anus, à la bouche.

Il est « invisible » pour les autres protagonistes, et pourtant « sensible » à leur perception.

ALEXIS : – Me voici, j'ai l'âge de ma mort. Elle a duré dix ans. J'ai dix-huit ans !

Les couples n'ont pas perçu le changement, mais sont comme perturbés dans leurs évolutions. Alexis se dirige vers les valseurs. Il va s'interposer entre eux, séparer les couples, les réunir, dansant soit avec l'homme, soit avec la femme. A partir d'un certain moment, les danseurs feront un bloc de danseurs. Alexis se glissera dans la mêlée puis s'en échappera, hurlant et vociférant.

Les autres, ayant fini par sentir l'importunité d'Alexis, vont l'abandonner pour se précipiter au buffet où ils s'abreuvent copieusement (leurs gestes ne tardent pas à trahir une certaine ébriété).

Le mouvement de valse atteint son acmé. Chaque danseur se saisit alors d'un mannequin, le violente, le fait boire...

La porte du rêve va s'ouvrir. Le champ est libre. La porte de la classe s'ouvre. Les enfants s'égaillent... les soldats s'élancent à l'assaut.

L'unité mystique. Elle manque à cette guerre ! La mort cherche à se justifier et ne trouve, à la fin du compte, qu'elle-même, irascible et pure.

Nos pères – ceux de la Grande Guerre – nous ont lâchement abandonnés... Ils ont tout pris du carnage... ils ont bu le sang humain, le sang des races vengeresses. Ils se sont soumis à des « processus », à la paix sans liberté, à la paix destructrice. Bravo, bravo ! Plus que la vie. Regardez-les, ils ne sont que des matamores ! L'humanité vient de se rendre un service qu'elle n'est pas près d'oublier : la lâcheté !... et moi je veux encore savoir pourquoi je suis né. (*Un temps.*) Ils célèbrent un anniversaire... les anciens de l'école. Ce sont des pléiades, des anneaux de verre et de terre, d'honneur et de consommation, qu'on appellera loisir et bonheur plus tard. Ils dansent devant le buffet. (*Il rit*)... mes fleurs d'artifice, et moi, fleur coupée, lacérée, hachée, piétinée par les égalitaires impitoyables, moi, mort comme mon père au champ d'horreur... d'honneur, veuille-je dire !

Je me suis poussé hors de ma vie de terre, privé de ma forme visible. Oh, si on pouvait retenir cette fatigue de la terre sous la peau du visage, retenir ne serait-ce qu'un tout petit fragment de vie passée, avec l'autre – autre que ses parents –, celui d'une rencontre insaisissable entre une stabilité active et une mobilité passive. Ils m'ont dépouillé(e). Je vais les dénuder.

Il va des mannequins, qu'il réveille ; il les fait danser, les jette à terre, les « sacre », puis les piétine.

Maintenant que je suis mort, je peux !

Se superpose aux dialogues qui vont suivre le chant des mannequins (bande sonore enregistrée), sorte de litanie diversement accentuée, tour à tour intense ou comme évanescence... appel dérisoire teinté de tristesse.

LES MANNEQUINS :

- Une nouvelle guerre !
- Sans engins !
- Celle qui n'ose pas dire son nom !
- L'impasse entre les pactes de paix !
- Les armistices salariés !
- 1940 !
- La malfaisance des guerres mal conduites !
- La malfaisance des paix mal faites !
- Vive la guerre absolue !
- Vivent les « permis » de miel !
- Des chansons !... des chansons !
- « La Madelon vient nous servir à boire... »
- « Nous irons pend' notr' linge sur la ligne Siegfried ! »
- Les généraux de la guerre : comme des metteurs en scène !
- Les voyous, les rescapés, les déserteurs, les entôlés !
- Les escadrons du mystère !
- La Cinquième colonne. On écoute, on écoute !
- Les irradiantes, les fusées !
- Jamais nous ne nous sommes autant masturbés que dans les tranchées !
- Jamais nous n'avons autant tué !

Les autres cependant poursuivent leur dialogue ; tandis qu'Alexis se glisse entre les couples qui se livrent à des gesticulations simiesques.

ALEXIS : – Ils ont besoin d'être consolés de ce qu'ils ont fait !

GÉRAUD : – Je te serre tout contre moi, mon Isaure. je n'ai plus que toi. Je n'ai plus ma tête à moi. Sens mon bras... à te tenir la taille, il devient lourd comme si ta taille était elle-même de plomb. Je lève mon bras... Non, ce n'est pas un moignon. Je ne suis pas mutilé. L'obus est passé à côté. Je ne peux plus faire le salut... (*Ébauche vaine du salut hitlérien.*)

ISAURE : – Mon amour, mon fort, mon grand !

Alexis s'insère entre les deux êtres : précautionneusement, puis violemment, il prend un temps la place d'Isaure. Celle-ci tournoie sur elle-même, devient comme folle, puis s'arrête et se met à pleurer. Les autres la prennent en charge.

LES AUTRES (la consolant) : Paix ! Paix ! Il t'aime plus que tu ne croies, tu sais. Il est un peu saoul !

Alexis se détache de Géraud et va à Isaure, qu'il invite cérémonieusement à danser.

ALEXIS : – Ce n'est pas pour te consoler, mais je suis aussi fort que Géraud ! En plus, c'est ma seule âme qui parle !

Géraud, un instant penaud, se met à s'agiter et les quatre hommes vont relayer les mannequins dont ils vont se saisir pour les invectiver comme des soldats ennemis. Alexis commande la bagarre et la surveillance.

GÉRAUD : – Un : ne pas reculer !

SILVÈRE : – Deux : les ordures de la paix !

QUENTIN : – Trois : la cour de récré, pleine d'étrons : c'est tout ce dont je me souviens !

MÉSEAU : – Quatre : lugubre ! lugubre !

GÉRAUD : – Soleil de merde !

SILVÈRE : – La vie est un point mort. Crapulerie !

QUENTIN : – Je marche à ma fin !

MÉSEAU : – Je suis jeune. J'ai dix ans !

GÉRAUD : – La poche de Dunkerque ! Nous sommes cuits !

SILVÈRE : – La terre ne recevra plus rien du sang humain !

QUENTIN : – Elle ne nous aime plus...

MÉSEAU : – Le monde s'échappe de la guerre !

TOUS : – Oh, nos chers prisonniers !

ALEXIS : – En face des derniers événements... (*Très prophète :*) Je suis le lierre, la liane entre les deux événements de guerre... Nous aussi nous jouions aux gendarmes-voleurs. Tous les hommes jouent aux gendarmes-voleurs... Dans toutes les guerres... Dans toutes les paix... J'ai été votre prisonnier, mais je me suis évadé et depuis je ne vous ai pas quittés... la tête me tourne à danser la guerre et le crime...

Le crime mange les hommes, même les plus justes. Le crime est un géant... il a la main géante, celle du vieillard qui crispe les doigts avant de trépasser, celle de la femme dans l'amour et la gésine et qui murmure « tue-moi », celle de tous ceux qui de l'humiliation dérivent vers l'abandon de soi... (*Un temps.*) La terreur de la revanche m'habite encore !

La danse devient fantastique.

LES MANNEQUINS (*toujours sur la même litanie*) :

– Mes soldats ! mes taupes !

– L'étreinte !

– Les insexués !

– Les naseaux, les machines !

– Le monde regarde la guerre faire des grimaces

– La trêve, pas la paix !

– L'Armistice. Pas la Foi !

– Les morts sans nombre des guerres sans foi !

– Le crime sans commencement ni fin.

– A la charge ! A la charge !

– Des fantômes... non, des martyrs !

Un temps : silence plat.

ALEXIS : – Que serais-je devenu si vous ne m'aviez pas tué ?

Il s'apprête à changer à nouveau la disposition des partenaires, va au couple Silvère-Apolline, hésite devant Silvère, lui crache au visage.

Sale doublon !

Il lui faisant baisser les bras. Les autres sont comme interdits : Alexis est pour eux « invisible », mais ils « vivent » cette absence, ce vide, ce manque, comme dans un cauchemar. Cette présence de l'invisible est comme une forme de leur remords.

Baisse tes crampons. Tes bras de tueur !... Je les sens toujours accrochés à mon corps. C'est peut-être toi le mourant... Oui, tu t'accroches comme un escaladeur en péril qui se retient à un pic de roc pour ne pas tomber... C'est certainement cela, le chef, le capot... le caput *mortuorum* !

Il quitte Silvère pour Apolline à qui il fait danser la valse – redevenue lente.

Ma rugueuse ! Tu as deviné, toi, ce qui s'est passé. Soprano Blues ! Tu sais, il rêve de moi, ton petit époux qui ne sait que trompeter l'ordre des maîtres. Ton petit Adolf en simili...

APOLLINE : – Te voilà ! Je voulais t'ignorer. Je savais bien que tu existais quelque part... Mais l'existence, qu'est-ce que c'est ? Je t'imaginai bien comme tu es : une ombre blanche ! Tu es l'arbitre des couples et des liens... C'était devenu une guerre froide entre toi et moi... Moi, la chaude rugueuse de l'hiver, et toi, l'ombre froide de la cave en été... Tu as été plus qu'une pluie hurlante dans ses rêves. Je les connais, ses rêves. Silvère ne m'a épousée que par présage... Il se relevait mal de cette grande maladie qu'on appelle « être coupable ». C'est pourtant une grande santé quand le mal s'incarne ! Comment allait-il vivre pour ne pas dépérir ? La guerre froide succède au crime, elle camoufle les plaintes des victimes. Il a cru qu'il pouvait inspirer la pitié et s'engager dans la vie de cette façon. C'est ce que ses parents lui conseillaient... Mais il m'a rencontrée, et moi, je l'ai sauvé parce que je suis femme, forte, exigeante et mystérieuse.

Je sais ton nom, Dame-vestiaire : Alexis !

Rire des mannequins puis des autres protagonistes.

CHŒUR DES MANNEQUINS :

Qu'advient-il du désert
Quand on donne sa vie
Au Grand Lama...
Au Grand Lama... Sabactani ?

CHŒUR DES FEMMES :

Il y a des mères qui pleurent
Leurs soldats tués...
Comment sortir du tunnel
Aveuglés par le sang
Tant que des hommes (*bis*)
Aimeront la menace des chairs menacées ?

CHŒUR DES HOMMES :

La guerre, l'amour...
Les corps à corps !

CANTATE D'ALEXIS :

Ils ont fendu mon corps,
L'un à la guerre,
L'autre au bazar d'une école.
N'oublie jamais !
Au bout du vent... Soif des vivants...

Un peu d'alcool dans la venelle
 A tué la mort.
 Je suis l'ange qui s'abat
 Et je vous parle dans la bouche !

La musique s'arrête. Alexis ouvre la bouche des femmes, puis celle des hommes, et les referme aussitôt.

ALEXIS (aux femmes) : – Tu es un rivage vide encore, une source à l'embouchure. Tu seras un ange. Le ciel abondera dans ton œil et ta langue...

Aux hommes :

Toi, ce sera plus long... tu te sentiras écrasé par les étoiles et tu tiendras longtemps le glaive de l'extermination. Ferme ta bouche ! *(Un temps.)* Vous m'avez recruté, traversé, violé, mais vous avez fait exprès de m'oublier et je suis mort à vos pieds comme un soldat vaincu, avec un trou tout ouvert et puissant dans la poitrine. Que n'avez-vous pas fait pour m'évacuer avant l'autopsie ! Ô mes fanfarons !

CHEUR DES HOMMES :

Mille neuf cent trente ! Il y a dix ans...
 A l'appui des fenêtres, des soldats gonflaient l'encolure.
 Un Jésus ne cessait de flûter. Il flirtait...
 D'abord un son fêlé : « Qu'on me laisse seul
 Faire mon affaire ! J'ai déjà fait l'amour à l'Europe,
 Grande fut ma renommée...
 Un rire d'ivoire dans un coffre précieux...
 J'ai créé l'émeute unanime
 Parce qu'au cœur j'ai touché...
 J'avais le droit du futur
 Et je montais la garde près de mon père !

ALEXIS : – Non, je ne suis pas celui qui ressuscite !... Tango ! Tango ! Non la valse ! Reprenons.

ISAURE : – Bien sûr, évidemment, il faut varier, mais la valse demeure...

GÉRAUD (il confie Isaure à Silvère, Silvère lui confie Apolline, les jumeaux échangeant leurs jumelles) : – Je te la passe pour un tour !

SILVÈRE : – Un tour, ce sera bien assez !

NADÈGE : C'est un honneur pour moi !

APATELLE : C'est un honneur pour toi !

ALEXIS : – La force généreuse ouvre le bal... Que le rythme des années nous gouverne !...

On passe de la valse au jazz (jazz d'époque : à danser) ; figures chorégraphiques à l'avenant. Les mannequins gisent par terre, les danseurs les enjambent, les chevauchent...

On ne choisit plus ses cavalières !... On est tout seul !... Faites le grand serpent comme il y a dix ans !... Regarde, je me couche sur le sol bitumé de la cour, à la « récré »... Dansez sur moi ! *(Il se relève.)* C'est toujours la drôle de guerre ! Que le rythme vous gouverne comme la haine !...

Je reste jusqu'au soir sur le bitume. La brume va s'abattre pour dire le temps de la nuit mieux que l'heure... Oui, Mesdames vous étiez là aussi, comme les futurs moments sont toujours dans les anciens. On ne sait jamais qui on va épouser, mais ce qu'on épouse est déjà dans ce qui sort de soi.

Je vous faisais envie... Ni ange ni bête... Blessé, cherchant la coupe qui cueille le temps qui saigne.

TOUS : – La péronnelle ! La démonsse ! La mégère !... L'enfant à tuer.

CHEUR DES JUMEAUX ET DES JUMELLES :

Nous étions cavaliers au ralenti
Parce que nous nous ressemblons :
Des miettes geignantes !...
On va le piquer comme un chat de maison.
Qu'est-ce qui se dérobe aux larmes...
La vie sous les doigts ?

ALEXIS : – J'ai beau agiter la scène en tous sens... qui fait venir la mort ?

Je n'étais plus rien, alors tout fut légitime. J'ai atteint le quorum des voix d'en bas... (*Aux jumeaux-jumelles* :) Vous n'êtes plus jumeaux-jumelles mais frères et sœurs de toutes les mères.

Un ami devenait un ennemi et on ne savait pas pourquoi. Est-ce pourquoi nous allons nous marier ? L'instant est toujours idiot... L'instant, c'est l'occasion.

L'occasion fait aussi les guerres... comme elle fait aussi les couples. Alors les fourneaux de la nuit... s'allument en plein jour.

Alexis, c'était pourtant la lumière. Alors, pourquoi l'avoir éteint ?... Est-ce cela, qu'on épouse : ce qui se souvient de la lumière odieuse ?

GÉRAUD (fort, mais ne sachant à qui parler) : – Mais... mais... mais... Il a été aussi notre frère.

ALEXIS : – Je parle au curé... à l'instituteur de mon enfance. Ils n'ont rien vu ! Vous, vous avez vu !

SILVÈRE : – Sale petite frappe !

QUENTIN, MÉSEAU : – Sale petit Juif !

Alexis les excite jusqu'à l'indécence : ils hachent leur texte par bouffées entrecoupées de fou rires.

ISAURE : – Voilà dix ans que nous n'avons pas dansé.

APOLLINE : – Alors, il faut prendre des notes pendant la danse...

NADÈGE : – C'est difficile, les pieds sont pris ! (*Elle rit.*)

APATELLE : – Alors, dansons plus lentement !

ALEXIS : – Bien sûr, mes chéries... Je fais signe à la nuit de ralentir. Mais oui, dehors c'est la nuit... ici, l'artifice de la lumière...

Aux femmes :

Vous n'y étiez pas, mais votre mémoire y fut. Il faut toujours filtrer les faits passés...

GÉRAUD : – Comme elles nous aiment, nos femmes !

SILVÈRE : – Elle m'aime, Apolline... peut-être plus que je ne t'ai aimé, Géraud ! Tu ne me fascines plus, Géraud...

QUENTIN : – Qu'est-ce qui est libre à tous vents ? Cette ombre blanche que je discerne un peu, maintenant.

MÉSEAU : – Fends-lui l'oreille !

QUENTIN (*regardant l'oreille de Méseau*) : – Non, ton oreille est intacte !... toujours jumelle !

ALEXIS : – Comment se souvenir de moi ? On ne sait toujours pas qui je suis !

QUENTIN : – Nous, c'est unique ! On ne sait pas qui est l'unique de l'autre !...

NADÈGE : – Ne froisse pas nos sensibilités !

APATELLE : – Ne faisons pas de plis !

Ce qui suit doit annoncer le climat (inquisitorial) de la Troisième séquence à venir.

MÉSEAU : – Où es-tu mon jumeau ?

ALEXIS (*montrant son cœur*) : – Là !

NADÈGE : – C'est intolérable.

APATELLE : – On ne se tient pas ici comme dans une chambrée !

ALEXIS : – Connais pas la chambrée. Jamais « mobilisé ».

NADÈGE : – On n'entre pas ici comme dans un moulin.

ALEXIS : – Je ne connais pas la guilde des morts à vent.

APATELLE : – Jure ! Jure ! que tu n'es rien ! (*Un temps. Puis, s'adressant au vide* :) Nous défendrons nos hommes, tu sais !

ALEXIS : – Si peu ! si peu !

MÉSEAU : – Notre anniversaire de l'école !

QUENTIN : – La cour de l'école : ce fouillis de garçons !

ALEXIS : – La musique s'est arrêtée. Ce n'était pourtant pas une dénonciation.

GÉRAUD : – Assez ! A force de faire l'innocent, on devient coupable !

ISAURE : – Ah, j'ai entendu une voix... passer un souffle. (*Elle caresse les fesses d'Alexis.*) Ah, oui, c'est ton petit cul ! Tenez, je tiens quelque chose de l'ombre, une chair... enfin une après-chair...

Tous passent caresser les fesses d'Alexis.

ALEXIS : – Moi, je vous baise les mains... Je suis donc désirable... par humanité... par amour de l'humanité !... (*Se dégageant* :) Pouah ! Quel maléfice !... Ne me touchez pas, ne me touchez pas !

Un temps : l'action paraît suspendue.

TOUS : – Vote du 10 juillet 1940... Assemblée Nationale... Conformément à l'article 8 de la loi du 25 février 1875, relative à l'organisation des pouvoirs publics... Voté par 569 voix contre 80 et 17 abstentions déclarées... Mettons fin à la III^e République. (*Un temps.*) La chambre du Front populaire... sans menaces, sans mouvements de foule... remplissant l'attente de l'opinion...

ALEXIS : – Voilà, c'est fini. C'est le Salut ! (*Il a un sourire narquois.*)

Tous chantent l'hymne au Maréchal Pétain :

Maréchal, nous voilà !

Devant toi, le Sauveur de la France,

Nous jurons, nous tes gars,
De servir et de suivre tes pas.
Maréchal, nous voilà !
Tu nous a redonné l'espérance.
La patrie renaîtra.
Maréchal, Maréchal, nous voilà !

ALEXIS : – La France sous X... Intrépide, j'étais le néant... Il m'a été révélé.

Féru de ma mort... Ô humiliation désirable... Suis-je un malfaiteur public ? Pire que cet Hitler que je ne connais pas encore mais avec qui je veux rompre des lances...

Il s'esclaffe.

Il avait des souvenirs, celui-là ! (*Aux danseurs* :) Vous, vous n'en avez plus, mes danseurs éphémères ! (*Brutal* :) Vous ne sortirez pas de cette salle avant que... vous n'ayez payé votre obole.

Tenez, les vieux souvenirs, les vieux refrains, je les connais !

Il chante :

Ah, c' qu'on s'aimait, c' qu'on s'aimait tous les deux !...
Vous êtes si jolie, mon bel ange blond...

L'orchestre se lance dans un be-bop frénétique.

Je ne m'appartiens plus... je n'existe pas... Fourbes, sombres et fourbes, vous faites semblant de m'ignorer, de croire que je ne suis pas avec vous... mais je vous hante... Ne riez pas, je vibre.

Les danseurs, avachis, laissés pour compte, sont à présent affalés.

J'ai été votre chérubin. Vous avez fait provision de plaisir. Ah, moi aussi je suis épuisé !

Il défaille. Puis, amer et comme égaré :

Je ne me marierai pas, je n'aurai pas d'enfant, ni même de survivance. Je voulais être aimé d'un amour absolu, sauvage... que les dieux mêmes auraient jalosé. L'ai-je bien obtenu ? Vous attendiez sans oser vous l'avouer ma venue... dans des rêves farcis d'or... sur un cheval... un âne... sur un char... Mais ce fut la guerre et la défaite – tant méritée... Je frappe deux fois dans mes mains... Je veux être à vous pour...

VOIX DES MANNEQUINS : – Choisissez vos cavaliers... votre cavalière...

ALEXIS : – Oui, la mort... Don Quichotte n'a pas été plus seul, ô Sancho. Ni Don Juan, non plus, ô Elvire. (*Un temps.*) Vous, vous êtes de la mauvaise chevalerie. Je supplie qui ?... je ne sais, mais je supplie... d'arriver à temps... Je serai X.

Jazz New-Orléans. Il chevauche les corps des danseurs et des mannequins affalés.

Qui est méchant ? Je n'étonne plus personne depuis dix ans. J'étais le crassier de l'école. Je me suis laissé porter en avant par la haine du monde... Connaissez-vous le timbre de la haine ?

Mort, seule réalité de rigueur... tu me portes de vent en vent. Et moi, soli-

taire plus aveugle qu'Œdipe, idolâtre d'une création perpétuelle et douloureuse, je suis l'homme aux liens.

A quand Autrui ? (*Un temps ; puis, désespéré :*) J'aurai voulu mourir au bord d'une route comme une bête écrasée, dans une moiteur de sanies. Entre la contrition et l'animale trahison... Frappe le son ! Frappe le son !

A un moment choisi de la musique, tous se lèvent et, en dansant, forment un cercle, une ronde autour d'Alexis.

ALEXIS (*au centre*) : – Ne me touchez pas ! Ne me touchez pas !... Je suis au cachot de la vie... Ô mes aimés, mes tortionnaires, mon visage est de feuilles.

LES AUTRES (*en chœur*) : – Oui, tu es un arbre ! Ses racines puisent la sève dans nos cœurs.

ALEXIS : – Avant vous, je fus. Je croyais que les rêves n'étaient que nuées, des papillons qui flottent... des flèches en os plus acérées que des fouets à clous.

ISAURE (*comme une noyée qui se débat*) : – Je suis muette, même après le silence.

APOLLINE : – Regardez, je souris stupidement...

NADÈGE : – J'ai l'âme comme on dit, transparente...

APATELLE (*chassant son rêve*) : – Tais-toi, ce n'est qu'un moucheron !

NADÈGE : – Je découvre, je découvre. (*Fixant le sol :*) C'est une cour de récréation... dans une école... communale...

APOLLINE : – Oui, nous ne sommes pas dans les prés... Ce n'est pas du pollen... mais de la substance d'âmes coupables... (*Un temps.*) Ah, on ne balaie qu'une fois par mois... la cour de l'école...

ISAURE : – Cet essaim de poussière me fait tousser.

LES QUATRE FEMMES : – Nous sommes désœuvrées !

LES QUATRE HOMMES : – Mouchez les bougies, ce sera le noir... où l'on oublie encore, son épaule noire... Ses yeux qui montaient des murs, ses tempes, ses paupières collées...

GÉRAUD : – Nous ne sommes pas des veaux marins, que diable !

SILVÈRE : – C'est peut-être une hydre qui vous suce le sang...

QUENTIN : – Une méduse !

MÉSEAU (*voulant être drôle mais ne réussissant qu'à paraître effrayé*) : – Une chemise de centaure !

ISAURE : – Elle grimace !

APOLLINE : – Avec ses pattes sans charnières. Des pans de mort !

NADÈGE : – Là ! Là ! le sang coule...

APATELLE : – Mais ce sang est salé !

ALEXIS : – Je n'existe pas !

GÉRAUD : – Est-ce une ombre captieuse ?

SILVÈRE : – Une forêt de remords ?...

QUENTIN : – Où jacasse l'oiseau de haine ?

MÉSEAU : – Une grande envie d'enfance avec des dents de pierre ?

Ils vont tenter de palper l'invisible, c'est-à-dire la momie Alexis.

ISAURE (mettant sa main à l'endroit du cœur d'Alexis) : – Il ne bat plus !

ALEXIS : – A-t-il jamais battu ?

Ils se bouchent les oreilles.

GÉRAUD : – A-t-il déjà parlé ?

ALEXIS : – Seulement parlé... seulement parlé ! Mais on ne m'a pas entendu !

Étrange musique des sphères. Alexis, la momie, commence à défaire lentement ses bandelettes qui tombent à terre. Il apparaîtra, à la fin de la scène, en petit garçon de huit ans – culotte courte et chemisette.

J'ai rêvé que je portais secours,

J'ai rêvé que je me sacrifiais...

En vain ! En vain !

J'ai rêvé que je répandais mon sang,

J'ai rêvé que j'en buvais juste une gorgée pour dormir,

Ce n'était encore qu'une forme de sommeil...

Abîme du sommeil sans rêve...

Rire d'abîme.

On ne peut pas rire dans le rêve,

Il faut l'autre pour rire...

Au moment que je suis mort, j'ai ri.

Il a presque fini son cérémonial.

Aura ! Aura !

La voix permet de voir la merveilleuse image...

Je suis un coffre nain.

Je n'existe pas.

Abreuvez-vous,

Je vais vous faire dormir...

Voilà, vous dormez.

J'ai huit ans...

Il n'y a pas de crime extrême

Mais un songe intérieur qui se déploie...

TOUS (dans le sommeil) : – Joyeux anniversaire ! (Ils lancent des pétards, des feux de bengale, des confettis...) Vive l'armistice ! (Tous s'embrassent.)

ALEXIS (il hurle, tandis que la musique vire au tintamarre) : – Tout cela n'était qu'une forme de sommeil !

LA COLÈRE DU JOUR

Deuxième séquence

Ce ne doit pas être un flash-back au sens cinématographique du mot, mais le rendu de ce que le temps porte avec lui : quelque chose comme la remémoration d'une vie antérieure.

Lumière froide. Une cour de récréation (école communale) : un bout de préau ; un angle resserré forme une encoignure ; plus loin, un grand baquet plein d'eau.

On est en 1930. Les gamins qui jouent là ont dix-douze ans (culottes courtes, knickerbockers, tabliers, sarraus, cheveux coupés à la mode de l'époque (tirés, plaqués). Alexis a huit ans.

L'obligation où l'on se trouve de faire jouer des rôles d'enfants à de jeunes adultes camouflés en petits garçons doit suffire à transposer l'action dans le seul climat qui convienne : celui du rêve – le rêve mêlant « naturellement » les deux temps de l'action : passé et présent.

Si l'on souhaite enchaîner la deuxième séquence à la première, les protagonistes peuvent porter sous leurs habits les tenues de la deuxième séquence : les femmes deviennent dès lors des petits garçons.

Au début, la scène est vide. Puis les gamins sortent en rang de la porte de la classe. L'un d'eux se saisit d'un mannequin qui fera le maître. Ils se postent en formation de chorale et se mettent à chanter sous la houlette du maître-mannequin (l'orchestre qui accompagne peut être réduit à une simple batterie de percussions.

Honneur-et-gloire
 A l'école laïque
 Où nous (z')avons (z')appris
 A penser librement,
 A grandir, à chérir,
 La grande Ré-publique
 Que nos pères jadis
 Ont pris (z')en combattant !

Exultation, cris de joie.

GÉRAUD : – On joue ! Aux barres ! Aux gendarmes-voleurs ! Deux camps... les plus grands ici (les hommes), les plus petits là (les femmes). (A Alexis :) Toi, tu fais le relais ! Tiens, prends le bâton. Les voleurs doivent te le voler. Tu dois le défendre. Les gendarmes vont venir à la rescousse si tu n'y arrives pas tout seul.

Les gamins prennent leur place de jeu en une lente chorégraphie soutenue par la musique. Le camp des voleurs se déplace par à-coups, lentement, pour saisir le bâton. Le camp des gendarmes en fait autant, mais pour empêcher qu'on vole le bâton. Alexis, au milieu, ne sait trop que faire. Après un instant

d'hésitation, il nargue d'abord les « gendarmes » puis les « voleurs », et subitement part pour donner le relais à ces derniers.

UN GENDARME : – Mon p'tit loup ! Tiens le droit ! Tiens bon ! Ne le leur donne pas !

UN VOLEUR : – Donne ta p'tite gueule rose...

UN AUTRE VOLEUR : – Fais voir ton p'tit cul !

UN GENDARME : – Hurrah ! Hurrah ! c'est notre champion !... Il ne donnera rien ! Tu es notre banderole... Notre petit faisan mordoré !

ALEXIS (*aux gendarmes*) : – Donnez-moi un vrai regard !... (*Aux voleurs* :) Vous vous croyez encore aux grandes manœuvres !

LES GENDARMES :

– Dompte-toi. Le temps presse !

– Sois un héros civique !

– Un poilu de 14 !

– Lève le trophée !

– Ils ne l'auront pas !

– Ils ne passeront pas !

LES VOLEURS : – Gare à ta queue !

ALEXIS (*troublé profondément*) : – Ni gendarme, ni voleur... Les deux... sans savoir lequel... Voilà ! Voilà ! Un enfant joue. Il n'existe pas. Joie ! Joie ! Et c'est un antre de misère !...

UN VOLEUR : – Petite pute ! Salaud !... La haine monte et nous dévore ! On va te le prendre !

UN GENDARME : – C'est un jaune, un mouton, un sursis !... A moins que cela soit la Haine !

ALEXIS : – Oui, de moi ! La furieuse opposition en moi !... Je voulais vous demander quelque chose... à tous... Où est le gué ? Où est le gué où l'on passe à pied sec ?

Il se met à délirer.

Père ! Père ! (*Il jette son bâton à terre et le piétine.*) Je te piétine, toi... Tu étais encore le signe d'un pouvoir. Mon père m'avait dit : « Tu prédiras l'avenir. » L'avenir s'avance et je l'attends de pied ferme... Une pierre d'attente.

Père ! Non tu n'as pas fui en désertion en 14. Le général Joffre, c'est moi. J'entre en Belgique. Ils baissent les épaules, les autres généraux. On est dans une cour d'école à Vitry-le-François. Une guerre a passé. Vous, les officiers du Deuxième Bureau... Le soleil dore les meules de foin. Entrons dans la forêt de sapins... puis c'est Belfort, Altkirch... Le village est silencieux... (*Brusque* :) Délivrons la Patrie, c'est la lutte suprême ! (*Il ne sait plus où est son bâton*) Non, Père, tu n'as pas trahi... mais tu es parti pour ne jamais revenir... (*Un temps.*) Délivrez-moi !

L'ennemi est invisible ! Les shrapnels, des petites boules blanches ! La rafale ! Baissez vos têtes.

Les deux camps, pris au jeu, s'exécutent, fascinés.

ALEXIS : – Mon cœur d'enfant mis à nu !

GÉRAUD (*sortant de son groupe*) : – On peut peut-être le fusiller !...

SILVÈRE : – Le foutriquet ! Le remugle !

QUENTIN : – On jouait si bien !

MÉSEAU : – Vachement bien !

LE GROUPE DES PETITS : – Qu'est-ce qui lui a pris ?

LES GENDARMES : – Vois-tu clair, jeune éphèbe, pose ton armure. Vois-tu ce que tu fais ? On bat le tocsin !

ALEXIS : – Qui gagne est bon... qui perd est encore meilleur ! J'ai soif !

ISAURE : – Parle plus doucement !

Elle vient à lui, lui ouvre la bouche... et l'abreuve d'un jet de salive. Tous ont un mouvement de recul et poussent un « Ah ! » horrifié.

ALEXIS : – Ta bouche a obéi à ma volonté. Ma mère l'aurait fait. Je peux maintenant prophétiser.

Formez la carapace. Nous sommes en guerre !

La « tortue » se forme, les deux camps se rejoignant pour constituer un même corps.

Renvoyez-moi un regard... puisque vous me voyez maintenant.

La « tortue » se déplace, menaçante comme un char d'assaut (grognements, sifflements, bruits d'engins...)

ALEXIS : – Foncez sur moi !

Broyez-moi jusqu'à la blancheur du sang !

Bref silence.

Je cherche un silence intérieur

Bref silence.

C'est au moment de se séparer de soi

Qu'on se donne vraiment à soi !

Bref silence.

Dormir avec son cœur !

Bref silence.

Votre remords criera dans la nuit et cela fera veiller les hommes vivants.

Bref silence.

Je suis au-dessus de la Loi, car dans la Loi, il y a quelque chose au-dessus de la Loi.

Bref silence.

J'agis dans ma passion. C'est ma passion qui agit.

Bref silence.

Je souffre mais je ne jouis pas. Le plaisir est le chant d'une liberté, mais ce n'est pas la liberté.

Bref silence.

Qui va m'enfanter ?

La « tortue » se transforme en « bélier » et se dirige sur Alexis, l'accule dans l'encoignure. Hurlements, psalmodies de mise à mort. Le monstre à plusieurs corps étouffe peu à peu Alexis, l'écrase, le violente. Puis le groupe s'égaille.

Alexis apparaît, les vêtements en lambeaux, barbouillé de sang autour de la bouche, de l'anus, du sexe. C'est le premier coup de bélier.

ALEXIS : – Mon père chantait « La Madelon » avant d'aller fornicuer avec la mort. Les soldats chantaient. Ils buvaient. Plus on chantait, plus on buvait, plus on tuait.

Père, je suis jaloux de ton passé ! Tu m'as dit !...

LES AUTRES (*en chœur*) : – Non, non !... (*L'un d'eux se détache du groupe.*) Il faut d'abord s'enquérir ! (*Celui qui s'est détaché se met à genoux, les mains sur la tête. Les autres font mine de monter une côte.*) La monteras-tu, la côte ?... La monteras-tu ?... La côte est montée !... Le soldat est tué... (*Jaillissement de cris.*)

ALEXIS (*détournant la tête*) : – Survivants, vous oubliez ce qu'ont dit les mères : « Jure-moi que tu ne te feras pas tuer par imprudence ! » Terre !... (*Un temps.*) Terrible angoisse pour les mères de ceux qui sont partis !

Lui, le soldat, a été tué dans la position du tireur à genoux. Les yeux sont grands ouverts. Le visage est calme... Le clairon Alexis s'avance à découvert. Une balle perdue l'atteint en plein front. (*Il rit.*) Le clairon ne tombe pas... On tue des enfants qui pleurent... Humilié, je veux mourir ainsi. Tel est le secret de ma mort.

Second coup de bélier : la « tortue-bélier » se remet en mouvement, fond sur Alexis, l'écrase sans rémission. Rôle d'étouffement.

LE CHŒUR :

- Crève-lui les yeux !
- Enfonce-lui le bâton dans la bouche. Édente-le ! Dans la gorge ! Dans la gorge !
- Baisse-lui son froc !
- Enfonce-lui le cul !
- Écrase-lui les couilles !

Alexis est laissé sur le carreau. Ils se retirent, se dispersent.

ALEXIS (*à terre*) : – Le havresac me sciait les épaules... (*Il regarde autour de lui.*) Oh, ces ruisseaux de la mort ! Cette douleur de vivre !... J'y passerai comme tout le monde... J'ai eu de la compassion... voilà ce qui les a provoqués !

LE CHŒUR : – Est-ce qu'il est mort ?

Certains vont à lui, le soulèvent, le mettent debout, lui lèvent les bras, lui tournent la tête...

Ce n'était pas un chef... C'était plus fort que cela !... Pas sain tout cela ! Il était en opposition avec lui-même... C'est toujours mauvais, ça !

ALEXIS (*voix étouffée par l'agonie*) : – Torturez-moi, maintenant. Ce n'est pas assez, ce que vous m'avez fait... et que je voulais... Torturez-moi, sinon plus tard vous manquerez de preuves et vous serez condamnés... et puis... oubliez-moi.

Il expire.

L'INQUISITION

Troisième séquence

La table du buffet est dressée en avant de la scène. On a installé le long des murs des échelles (n° 4). Les femmes ont revêtu de grands manteaux de nuit. Ce sont des anges en linceul. Elles se tiennent en haut des échelles. Plus bas se tiennent les hommes, leur donnant la main : sentiment que les femmes hissent les hommes...

Alexis, tel qu'on l'a laissé, est assis à une table (celle où il se tenait déjà au début de l'action), entouré de chaque côté par des mannequins.

ALEXIS : – Il a dit cela, moi : « Vous m'avez tué, mais ce n'est pas assez ! »... On ne sait pas qui a fait le crime. Il faut passer aux aveux, maintenant. La torture est une invention fantastique : faire trembler le suspect plus fort que l'accusé. La torture a besoin de légende, de théâtre, on ne la révèle pas tout de suite.

Si vous me disiez « Accusé, levez-vous », je me lèverais ! A force de faire l'âne, on arrive à braire, a dit un grand esprit. A force de faire le suspect, à force d'être torturé, on devient un coupable innocent. C'est merveilleux ! Je suis bouche à merde comme bouche d'or !

Torturez-moi, vous manquez de preuves !... Je suis converti à l'inexistence !

GÉRAUD : – Foutre-Dieu ! ce corps que nous avons connu... il n'a pas versé de larmes.

SILVÈRE : – Sentez-vous, mes frères, la coupure qu'il fait avec le monde.

QUENTIN : – C'est intolérable !

Murmures à peine audibles d'Alexis.

MÉSEAU : – Tiens !... l'oiseau se tait soudain... Il passe par la fente d'un plafond, et comme un aveugle dresse son bec vers le ciel...

GÉRAUD : – Rien ne doit se passer dans cette pièce... autre que notre Inquisition.

SILVÈRE : – Nous devons savoir s'il est aussi coupable...

QUENTIN : – Nous devons savoir le secret de sa mort.

ISAURE : – Il va nous rejoindre... et servir la légion des anges.

GÉRAUD : – C'est peut-être Satan qui veut se réconcilier ?

SILVÈRE : – Avons-nous bien fait ce qu'il fallait faire ?

QUENTIN : – Lui, un chef, mais tu n'y as pas pensé ?

MÉSEAU : – Il ne nous a jamais inspiré confiance.

GÉRAUD : – Il n'était pas d'un seul tenant.

SILVÈRE : – Il était tout de miroirs.

QUENTIN : – Un arbre soudé à d'autres arbres.

MÉSEAU : – Son père qui avait trahi... sa mère qui avait fugué...

GÉRAUD : – On se demande encore, en heurtant nos pensées, comment l'oiseau tenait en vie.

SILVÈRE : – On se doutait bien qu'il n'irait pas jusqu'au bout du monde.

QUENTIN : – A peine au bout de lui-même !

MÉSEAU : – C'était une tache grise qu'il fallait rendre blanche ou noire !

APOLLINE : – Arrêtez de la torturer ! Paix à son âme !

MÉSEAU : – Ici, c'est le seul tribunal indépendant de l'histoire du monde. Entre Ciel et Terre. Tout juste à la ligne de partage.

NADÈGE : – Il ne doit pas passer la ligne ! Il doit rester pourriture, puis dessèchement des os.

GÉRAUD : – Nous sommes étroitement spécialisés pour ces cas-là ! Ce n'est pas le premier !

SILVÈRE : – Commençons la cérémonie !

QUENTIN : – Interrogeons-le ! A un vivant on applique la torture physique. A un mort, la torture morale !

MÉSEAU : – As-tu fréquenté des Juifs ?... Es-tu juif toi-même ?

APATELLE : – Viens à nous. Reçois ma caresse d'ange...

GÉRAUD : – Ah, je sais, il a présenté son cul à celle que vous appelez la Vierge et lui a dit « veux-tu l'embrasser » comme lui chantait sa mère. Ah, cela lui faisait une mémoire, une mémoire privée...

APATELLE : – Ne videz plus son âme !

QUENTIN : – Récuse, récuse, c'est intolérable ! Tu as peut-être forniqué avec ta mère... devant la Vierge !

MÉSEAU : – Hein, tu étais heureux, tu jouissais quand ton père forniquait ta mère après qu'il eût jeté un voile sur la statue de la Vierge.

LES HOMMES : – C'est un crime ! c'est un crime !

LES FEMMES : – Arrêtez !

GÉRAUD : – Ton père était bien prisonnier. Il fut lâche à Dunkerque. Il s'appelle bien Barenbaum... Mais non il est mort des suites de la guerre de 14...

SILVÈRE : – Tu veux dire que cette défaite fut une incitation à la débauche, ou que la débauche d'avant la guerre est ce qui a permis la défaite ?

ISAURE : – Même la fête des chars dégénère ?

QUENTIN : – Regardez-le ! Il nous nargue encore.

APOLLINE : – Non, il vous aime et pour cela, il vous cherche.

MÉSEAU : – Il n'a toujours fait que cela, nous narguer... nous provoquer. C'est comme cela que c'est arrivé !...

NADÈGE : – Il va venir nous rejoindre, nous arpentons le ciel pour le recueillir.

QUENTIN : – Le ciel, le ciel... la lumière aussi fait mal.

APATELLE : – On oublie toujours le ciel.

GÉRAUD : – C'est lui qui nous oublie !

ISAURE : – C'est pourtant la seule irréalité !

APOLLINE : – Quelle obligation la terre lui doit !

SILVÈRE : – Il y a des nuits privées de temps.

ISAURE : – Et d'éclatantes lumières surtout.

APOLLINE : – Alors le fonds de l'existence est atteint.

NADÈGE : – Anges, mes anges, prenez le cœur du rêve.

APATELLE : – Soustrayons-le au hasard ?

NADÈGE : – Est-ce le futur sommeil sans rêve ?

ISAURE : – Parviens, parviens à toi-même et tu sentiras, uniques comme nous, les anges... qui ne faisons que rire.

Elles rient, les hommes grognent ; Alexis commence à sourire.

Cessez d'être des chacals !

GÉRAUD : – Nous n'avons que des paroles pour le torturer !

SILVÈRE : – Même dans sa tenue de mort, il fait encore exprès d'être gentil, accueillant... à l'avance il pardonne tout... il brouille l'ordre de la vie.

QUENTIN : – Mais enfin, il est mort : que reste-t-il à faire ?

GÉRAUD : – Tout ! Nous ne cachons pas assez nos remords. Il peut aimer ses bourreaux... Il faut encore suspendre... sa mort définitive ne tient qu'à un fil... Consulte bien ta conscience...

SILVÈRE : – As-tu vraiment voulu jouer avec nous, à la récré ?

QUENTIN : – Tu sais bien qu'on ne joue que ce qu'on n'a pas été.

MÉSEAU : – Calmez-vous, il faut du temps pour faire avouer un crime qu'on n'a pas commis !

TOUS : – Oui, oui, c'est lui le coupable ! le seul coupable !

Un temps. Les femmes-anges rient de nouveau. Encore un temps.

GÉRAUD : – Tu déranges l'ordre public. Cela suffit !

QUENTIN : – On va te mettre un pied sur la tête et faire... ploff !

MÉSEAU : – Moi, de l'autre pied de jumeau, je te ferai éclater la cervelle.

Alexis sourit et laisse percer un doux rire.

ISAURE : – Il a soif. Vous ne croyez pas ?

GÉRAUD : – Laissons-le en arrière. L'aveu n'a pas à être vrai ou faux. Il a à être, cela suffit.

SILVÈRE : – C'est pire que la Foi, sa présence. (*Entre impuissance et angoisse :*) Que faire ? (*Un temps.*) Que faire ?

GÉRAUD : – Il ne s'est pas suicidé. Il ne nous accuse donc pas. Il a pris ses parents à charge...

Avant c'était la religion qui était intolérante, maintenant c'est la politique, et lui, le futur, c'est lui l'intolérance absolue... Il ne veut même pas pardonner au présent qui passe.

SILVÈRE : – Regardez, la cautèle, elle bave !

QUENTIN : – Y faut quand même se débarrasser du corps.

ISAURE (*d'une voix dure*) : – Non, laissez-le pourrir !

GÉRAUD : – Pas pour l'éternité ?

APOLLINE : – Les os, c'est sec ! Et puis ça s'exclame !

Les femmes-anges tirent les hommes vers le haut.

Allez, venez ! Dépêchons-nous avant l'incendie...

C'était une âme en opposition avec elle-même. Elle est plus forte que l'incendie. Elle a toujours été feu(e).

CANTIQUE DE TOUS :

Quand le ciel force les cœurs,
L'ange passe une tête aux fenêtres
Et rend à l'amour vivant
Toute sa figure d'incendie.
Ouvrons les portes du ciel !
Incendie du lieu. Alexis, transporté, sourit.

